

LECTURE STYLISTIQUE DE LA MODALISATION AXIOLOGIQUE DES REFERENTS HUMAINS DANS *LE PETIT PRINCE DE BELLEVILLE* DE CALIXTHE BEYALA

J-J Rousseau TANDIA MOUAFOU
Université de Dschang (Cameroun)
Courriel : rtandia@yahoo.fr

Jean-Benoît TSOFAK
Université de Dschang (Cameroun)
Courriel: tsofackb@yahoo.fr

Résumé

Si les mots du discours étaient de simples étiquettes, la langue serait tout juste un décalque froid et univoque de la réalité, et l'activité discursive se réduirait à l'actualisation d'une compétence unique, la compétence linguistique. L'objectivité dans le langage étant un leurre, nous essayons de montrer dans ce travail, à partir d'une approche immanente (sémasiologique) que l'auteur de *Le Petit Prince de Belleville* (1992), au cours de son travail de verbalisation du monde référentiel a laissé filtrer sa compétence idéologique. Nous arrivons donc à découvrir au terme d'une analyse stylistique de l'évaluation des référents masculin et féminin dans ce roman, que le Féminisme de Calixthe Beyala, au-delà d'un simple fait d'intention, s'y est pour ainsi dire textualisé ou mieux s'y est fait forme linguistique par réduction catégorielle.

Mots-clés : stylistique-énonciation-rhétorique-pragmatique-référent-discours

Abstract

If the words of the speech were simple labels, the language would just be a cold translation of the reality, and the discourse communicative activity would be reduced to the actualisation of a single competence, the linguistic competence. Considering de fact that the objectivity in the language is deceitful, we are trying to show in this work, through an immanent approach that the author of *Le Petit Prince de Belleville* (1992), in his activity of verbalising the referential (extralinguistic) world, filtered through his ideologic competence. We finally discovered, after a stylistic analysis of the feminine and masculine referents evaluation in this novel that the Feminism of Calixthe Beyala has been textualized (is nothing but first of all a textual fact), has become a linguistic device by a categorical reduction.

Key words: Stylistics - discourse analysis - rhetorics - pragmatics - referent

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES
N° 4

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

1. PREAMBULE

Qu'est- ce qu'un texte, en effet, s'il n'est le produit de l'effort fourni par un locuteur en vue de fixer son univers référentiel au moyen des unités linguistiques. Au cours de ce travail de verbalisation du monde référentiel, le locuteur ne peut seulement miser sur sa compétence linguistique, mais aussi sur ses compétences idéologique et culturelle ainsi que les déterminations psychologique et psychanalytique, ensemble de systèmes interprétatifs et évaluatifs, de *savoirs* mutuellement partagés qui *surdéterminent* l'univers langagier et fonctionnent comme de véritables *filtres constructeurs de sens* (Charaudeau, 1983 : p.9). Car, en effet,

l'acte de langage n'épuise pas sa signification dans sa forme explicite (...) ce qui nous amène à le considérer comme un objet double, constitué d'un Explicite (ce qui est manifeste) et d'un Implicite (lieu de sens multiples) qui dépendent des circonstances de communications (Ibidem).

Ainsi, ce travail s'accommodera-t-il difficilement de l'illusion isomorphiste et décalcomanique pour faire la part belle à la subjectivité langagière. Pour C. Kerbrat Orecchioni (1980 : p.70) d'ailleurs, presque aucun mot de la langue n'échappe au naufrage de l'objectivité : Il va de soi, dit-elle, que toute unité lexicale est en un sens, subjective, puisque les *mots* de la langue ne sont jamais que des *symboles* substitutifs et interprétatifs des *choses*.

Etant donné que Calixthe Beyala, au regard des thèmes débattus dans ses œuvres, passe pour figure emblématique de l'écriture féministe, il y a lieu de se demander si ce parti pris idéologique ne conditionne pas ses réflexes discursifs pour ce qui est de l'évaluation des référents masculin et féminin. Par la présente étude, nous voudrions précisément savoir comment fonctionne leur axiologisation dans son roman intitulé *Le Petit Prince de Belleville* (1992).

Nous sommes sans ignorer les griefs qui ont été formulés à l'endroit de cet auteur. Accusée une première fois, après la parution du roman sus cité d'avoir plagié l'auteur américain Howard Buten, elle le sera une seconde fois avec *Les Honneurs perdus* (1996) . Ce roman ne

serait, dit-on, qu'une pâle copie de *La Route de la faim* de l'auteur anglo-nigérian Ben Okri. Cependant, notre intention ici n'est pas de vérifier, par des recoupements intertextuels, sa tendance au plagiat. Ce travail, qui se situe dans une perspective purement stylistique, se doit d'accorder la priorité aux données textuelles de *Le Petit Prince de Belleville* afin d'éviter d'aboutir aux conclusions hâtives, voire impressionnistes. Pour ce faire, nous empruntons notre démarche à la lecture stylistique d'orientation sémasiologique qui trouve rentable et très heuristique le fait de partir d'une analyse immanente à l'œuvre. Nos analyses s'appuieront donc sur les subjectivèmes évaluatifs de type axiologique qui nous permettront de dégager, après coup, la véritable image que se fait Calixthe Beyala de l'homme et de la femme, au-delà de tout a priori idéologique ou épistémologique.

2. MASCULINITE ET CARACTÉRISATION RÉFÉRENTIELLE

Si le terme référent en linguistique a un signifié assez complexe, il convient de signaler qu'il fait toujours appel au sens qui lui est consubstantiel. On est de plus en plus tenté de lier sens et référence dans le processus de signification que constitue *la production d'une énonciation* (Austin, 1962 : p.108), c'est-à-dire la production d'un acte de langage en tant que *performance*. Comme le dit A. Herschberg-Pierrot (1993 : p.233) et pour reprendre la distinction déjà mise en valeur par le logicien Frege, si le référent d'une expression est l'objet qu'elle désigne (la référence étant l'acte de mise en relation d'une expression avec ce qu'elle désigne), le sens d'une expression est la manière dont elle désigne le référent.

On note toujours un effort louable de la part d'un locuteur d'inférer, de signifier, bref de représenter et de dire le monde au moyen d'individus linguistiques. Car, chaque fois qu'il fait référence, il a toujours une représentation linguistique de l'objet et cette représentation présentera l'objet de référence sous un aspect déterminé. L'aspect retenu étant celui qui, généralement, au yeux de l'auteur permettra au lecteur de mieux identifier l'objet de référence.

Il s'agit ici de voir comment dans *Le Petit Prince de Belleville*, l'homme en tant que référent est verbalisé au moyen des *subjectivèmes* évaluatifs. Il est notamment question du problème de l'axiologisation qui consiste pour le locuteur à émettre des jugements de valeur sur

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 4

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

le référent d'après les axes bon/mauvais, bien/mal ou péjoratif/mélioratif. Nos analyses à cet effet devraient s'appuyer sur certaines parties du discours *marquées* stylistiquement (Riffaterre, 1971 : 28) d'un trait subjectif particulier tels que les substantifs, les adjectifs qualificatifs et les verbes, lesquelles catégories grammaticales peuvent, selon le contexte, être affectées d'un trait évaluatif de type axiologique.

2.1. La caractérisation substantivale

Pour Kerbrat Orecchioni (op cit : p.73) en effet, les substantifs permettent *de poser le problème de ces termes péjoratifs (dévalorisants) / mélioratifs (laudatifs/valorisants) que nous appelons axiologiques*. De prime abord, nous notons que dans *Le Petit Prince de Belleville*, une certaine évaluation est faite de l'homme en général en tant que objet référentiel, et ce à l'aide de certains substantifs. De manière épisodique, apparaissent de brèves allusions à la politique *Lepiniste*. Une certaine étiquette est alors collée à leur leader. C'est le cas lorsque le jeune Loukoum s'imagine la lettre que son père devrait écrire au Président François Mitterrand pour solliciter une amélioration de son statut de réfugié afin qu'il subisse moins de tracasseries de la part du Front National : *M. Le Pen, notre Ennemi mortel , prétend nous chasser d'ici* (CB :23). Quelques instants plus tôt, son père, le nommé Abdou, se jetait dans des imprécations contre la vilénie de ce même Le Pen : *Ce type est un taré, un maladroit, et en plus ce n'est pas verni* (CB : p.21).

Mais cette dévaluation de l'homme en tant que leader politique, européen de surcroît, est presque un épiphénomène auprès de l'évaluation du Noir, telle qu'elle transparait dans le discours axiologique des personnages de *Le Petit Prince de Belleville*. D'entrée de jeu un constat. Il est presque toujours désigné par le substantif *nègre* qui a une connotation éminemment péjorative : *Avec les nègres, déclare le jeune Loukoum, il ne faut pas chercher à comprendre* (CB : p.76). Dans la communauté noire de Belleville, l'homme n'est visiblement pas valorisé. Le portrait de Monsieur Kaba que brosse notre jeune narrateur est assez révélateur à cet effet : *Il a des chemises rose et les cravates de luxe. C'est le plus grand maquereau des Noirs de Belleville* (CB : p.13).

A Monsieur Guillaume qui s'extasie devant sa beauté, Esther rétorque : *Hé le Vieux, (...)*

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES
N° 4

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)
sudlang@refer.sn
Tel : 00 221 548 87 99

rembobine ta langue ou tu vas mouiller ton plastron (CB : p.18). Lorsqu'Aminata, mère génitrice de Loukoum et ex-femme d'Abdou arrive chez ce dernier le jour de Noël accompagnée de son nouvel amant, il s'en suit une rixe, et les langues se délient :

*Tout le monde gagne. Alors là Monsieur Makossa explique qu'il connaît le cavalier d'Aminata. **Un voyou ! Un dépravé ! Comment est-ce qu'on croit qu'il s'est taillé son costard dans les banques ? (...) Un salopard ! Une ordure ! Aaaah ! quand le monde avait encore tête, jamais il n'aurait mangé à la même table que ce brigard ! Ce détrousseur de cadavres.*** (CB : p.148).

Par ailleurs, ce n'est pas de gaieté de cœur que cette Aminata qui veut faire carrière dans la chanson, se trouve obligée pour un début, de trimer au bénéfice de son imprésario Mohammed. Elle comprend la loi du marché, mais n'est pas très tendre avec ce dernier. Aussi, peut-elle déclarer : *La seule chose à faire, c'est de travailler dur pour ce putain de Mohammed et d'attendre tranquillement que j'ai fait assez d'économies* (CB : p.223).

L'évaluation axiologique chez Beyala se singularise par ces structures de type **{Déterminant + (nom) de (nom)}** qui constituent chez elle, un rentable fait de style. Souvent précédés du déterminant démonstratif *Ce* (" *ce putain de Mohammed* " (CB : p.223)), ces structures que Sylvie Durer (1996 : p.154) appelle les *noms de qualité* sont essentiellement dépréciatives, et ici orientées négativement de leur point de vue argumentatif. Elles sont une appréciation péjorative et ont une visée disqualifiante inscrite dans leur structure syntaxique même : **Déterminant démonstratif + orientation négative [insulte] + nom**. Les noms de qualité chez Beyala, comme Sylvie Durer (op. cit.: p.154) l'a aussi relevé chez ZOLA

signalent l'hypertrophie des individus tous tendus vers un seul but, la nourriture, l'alcool, le sexe. Complètement tournés vers eux-mêmes, définis par leur besoin, guidés par leur vice, les personnages (...) ne sont pas capables d'entretenir des liens de solidarité (...) la famille est totalement déstructurée ; les individus n'entretiennent aucune relation affective.

Sur un tout autre plan, plus intéressant encore semble le jugement de valeur porté sur l'homme au foyer, en tant qu'époux et père de famille. Soumana, seconde épouse d'Abdou, est

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES

N° 4

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

encore pleine de ressentiments lorsqu'elle se rappelle le martyr que son père faisait souffrir à sa mère : *Moi, je pensais qu'il fallait lui fendre le crâne, à ce démon* (CB : p.55).

Malheureusement pour elle, l'ironie du sort a voulu que son propre mari ne soit pas un modèle de vertu. Marié et divorcé avec Aminata, polygame de deux femmes, Maryama et Soumana, père de plusieurs enfants, il se distingue par ses frasques conjugales. Il n'est rien moins qu'*un nègre avec deux femmes et un tas de mômes pour toucher les allocations familiales* (CB : p.6). Au discours indirect, Loukoum nous rapporte les confidences faites par Soumana au sujet de son mari à Mme Saddock, l'Européenne, qui passe pour figure emblématique de l'émancipation féminine : *Elle dit à Madame Saddock que mon papa est un vaurien, un trosseur, un fossoyeur, qu'il a mochement compromis ses jolis rêves, qu'elle en a marre* (CB : p.116).

Même Maryama qui fait pourtant figure d'épouse tolérante et modérée, traîne parfois son mari aux gémonies : *T'es un égoïste, un minable, et (...) il est temps que tu regardes un peu autour de toi* (CB: p.211). Plus loin elle éclate : *“ Oh ! toi, j'te connais ! espèce de crétin* (CB : p.22). Au cours d'une conversation avec Aminata, elle fait valoir aux yeux de cette dernière, le statu quo au niveau du comportement très peu honorable d'Abdou : *ça n'a rien changé du tout, au contraire maintenant c'est un vrai chien* (CB : p.22).

Mme Saddock, qui finira par dénoncer Abdou à la police en l'accusant de ce qu'il déclare plusieurs naissances, et des fausses ! pour toucher les allocations familiales, ne se veut pas tendre dans ses propos envers Abdou. Notre jeune narrateur Loukoum rapporte au discours indirect : *Elle a essayé d'expliquer des tas de choses à M'am. Qu'elle avait fait ça pour leur bien. Que mon papa était un salaud* (CB : p.239). On la comprend aisément, elle qui, irritée par les plaintes de Soumana au sujet de son mari Abdou, s'était exclamée : *Le cochon ! (...) Quelle merde !* (CB : p.118).

Visiblement, la palme d'or d'une telle dévaluation de l'homme semble revenir à Aminata qui s'inscrit en faux contre une certaine *doxa* qui consacre la suprématie du sexe dit *fort*. Elle laisse entendre en effet : *Au fond, Abdou est un faible* (CB : p.130). Bien plus, le paroxysme de cette dévalorisation est atteint lorsque la femme qui considère déjà l'homme comme une calamité rejette la responsabilité de son malheur sur une entité extérieure et transcendante qui est Dieu,

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 4

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

qu'elle assimile alors à l'homme, et qu'elle couvre d'opprobre et d'imprécations. C'est le cas de Soumana qui, excédée par Abdou, laisse éclater sa colère contre le Très Haut : *Dieu c'est un salopard. Un bonhomme plus con que les autres* (CB : p.166).

On le voit, le discours axiologique tenu au moyen des substantifs sur l'homme en tant qu'élément référentiel dans *Le Petit Prince de Belleville* laisse une tonalité abusivement péjorative. Qu'en est-il des autres formes de qualification ?

2.2. La caractérisation adjectivale

Il sera question dans cette partie d'une analyse des adjectifs qui, en même temps qu'ils sous-tendent un jugement de valeur sur le référent, reflètent la subjectivité d'un énonciateur. C'est d'ailleurs grâce à l'adjectif *que se traduit le plus naturellement l'émotion subjective* (Meyer, 1940 : p.7). Si nous tenons une fois de plus compte de la communauté noire de Belleville, nous constatons d'emblée que le portrait de l'homme pris comme élément référentiel est marqué d'allusion à quelque chose de péjoratif à travers les adjectifs qualificatifs. C'est le cas avec celui de M. Guillaume que nous brosse le jeune Loukoum :

Monsieur Guillaume a de petits yeux noirs avec un nez crochu et une barbe poivre et sel qui lui marque toute la figure. Il a le ventre comme une femme enceinte et ses cheveux broussailleux commencent à grisonner (CB : p.12).

Abdou lui-même, dans l'une de cette série de lettres qu'il adresse à un ami anonyme, rapporte les propos de femmes qui, visiblement ne le portent pas à cœur : *Elles m'accusent : (...) Tu te crois charitable mais tu es froid comme une lame* (CB : p.163). Au moyen d'une axiologisation doublée d'affectivité, Abdou, par le même canal, se pose comme un homme qui se porte mal, effet boomerang peut-être, de toute la peine qu'il a fait jusqu'alors endurer aux femmes : *je suis perdu ; Etiolé* (CB : p.49). C'est de la même manière que vers la fin du roman, il avoue sa défaite : *J'ai cru être vaincu. Je suis vaincu* (CB : p.236).

Notons toutefois que les adjectifs qualificatifs ne servent pas seulement la dévalorisation lorsqu'il est question de verbaliser cet élément référentiel qu'est l'homme. Quelquefois, il est valorisé par le biais de cette catégorie grammaticale, mais la nature et même le caractère de la personne appréciée mérite d'attirer notre attention. Est parfois caractérisé de manière laudative, le

jeune garçon que l'on suppose encore loin de pactiser avec la phallocratie. C'est le cas du jeune Loukoum que Maryama valorise aux yeux du Directeur d'école : *Mon **petit**, Loukoum est si **gentil*** (CB : p.11). C'est aussi le cas de Monsieur Ndongala, un adulte dont le narrateur fait l'éloge : *Monsieur Ndongala est très **gentil** et **beau** comme lui, y en a pas deux* (CB : p.95). Cette valorisation hyperbolique et subjective de Monsieur Ndongala tranche avec l'évaluation des autres personnages masculins qui sont presque toujours noircis. Cela résulte certainement du fait que dans le roman, il est visiblement à l'écart des comportements phalocratiques. Leader d'opinion, il s'attelle beaucoup plus à lutter pour l'amélioration de la condition du Noir en général.

De ce qui précède, il y a lieu de dire que les jugements péjoratifs ou dévalorisants portés sur l'homme dans *Le Petit Prince de Belleville* sont aussi le fait des adjectifs. Si l'on note ça et là quelques évaluations mélioratives, il y a surtout qu'elles sont liées à la nature, au caractère du personnage à qui l'on n'a, semble-t-il, rien à reprocher. Peuvent également être porteurs d'un trait évaluatif, les verbes ayant un certain contenu sémantique.

2.3. La caractérisation verbale

Il est notamment question ici des verbes subjectifs qui ont la particularité d'être marqués d'un trait évaluatif axiologique du type bon/mauvais. Nous avons en effet constaté que dans *Le Petit Prince de Belleville*, l'homme est actant et agent dans certains procès exprimés par des verbes ayant une sémantèse assez révélatrice. Voici par exemple comment est présenté Abdou au moment où il est habité par une de ces colères qui l'animent souvent lorsqu'il est auprès de ses épouses : *Il **râle** qu'il manque un bouton à la chemise qu'il a mise ce matin* (CB : p.47). Il va de soi que dire d'un homme qu'il *râle* est assez dévalorisant.

Pour Maryama, l'homme est un être calamiteux et dangereux qui fait tomber en déliquescence tout ce qui l'entoure. L'on comprend donc la position de sujet qu'il occupe par rapport au verbe dans les déclarations suivantes : *L'homme se met partout et **pourrit** tout* (CB : p.84). Et sa coépouse Soumana de renchérir au sujet de leur mari Abdou : *Cet homme, c'est la mauvaise graine, il **pourrit** tout* (CB : p.84)..

L'on perçoit aisément le caractère corrosif, donc péjoratif de l'homme qui fait tout “

pourrir ” autour de lui. C’est au regard de tout cela que Mme Saddock appréhende de l’homme comme un mal, un microbe, mieux un virus ou tout au moins comme quelque chose de dangereux qu’il faut à tout prix combattre. A cet effet, elle déclare aux deux épouses d’Abdou rassemblées : *Je sais que l’homme est partout et c’est lui que vous devez combattre* (CB : p.84). Le mot *homme* repris par le pronom personnel *lui* est une expansion sémantique du verbe *combattre*. Or, il se trouve que l’on ne peut que combattre ce qui à ses yeux s’avère dangereux. Donc l’homme est un danger pour les femmes.

Il ressort de ce qui précède que les verbes aussi jouent un grand rôle dans l’évaluation de ce référent qu’est l’homme dans *Le Petit Prince de Belleville*, et point n’est peut-être besoin de rappeler qu’il est une fois de plus, comme dans les analyses précédentes, dévalorisé. Au demeurant, nous pouvons dire que de l’étude de l’axiologisation du référent sus évoqué au moyen des substantifs, des adjectifs qualificatifs et des verbes dans le roman de Calixthe Beyala, il se dégage une constante : une dévalorisation sinon excessive, du moins tous azimuts du personnage masculin. Qu’en est-il de son double adversatif, c’est-à-dire du personnage féminin ?

3. FÉMINITÉ ET CARACTÉRISATION RÉFÉRENTIELLE

Tout comme le terme masculinité, la féminité peut-être conçue comme un ensemble de caractères, de traits et d’attributs inhérents à l’être féminin. Ce terme ne peut d’ailleurs mieux s’appréhender que si on le conçoit dans le cadre d’une relation oppositive et démarcative avec le premier. On le sait, le personnage, dans une perspective sémiologique, est considéré comme un signe, ou mieux encore,

comme une sorte de morphème doublement articulé, morphème migratoire manifesté par un signifiant discontinu (un certain nombre de marques) renvoyant à un signifié discontinu (le sens ou la valeur du personnage). (Hamon, 1977 : p.124).

Cette conception du personnage permet ainsi de définir son “ *étiquette sémantique* ”, car, tout comme le signe linguistique saussurien, les qualifications et les fonctions, bref la valeur du personnage ne peut se déterminer qu’à travers le réseau de relations (rapports d’analogie ou d’opposition) qu’il entretient avec les autres personnages du système. Autrement dit, on ne peut

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES
N° 4

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

mieux évaluer le référent féminin dans *Le Petit Prince de Belleville* que par rapport au référent masculin qui constitue l'une des composantes essentielles de cet univers textuel.

La véritable problématique ici est moins de savoir comment le référent féminin est évalué à travers certains termes axiologiques, que d'appréhender comment le contenu s'est fait forme, c'est-à-dire comment le faire-savoir idéologique s'est transformé en un savoir-faire linguistique et scriptural. A la base d'une telle mutation se trouve la *lexologie* qui est, comme le dit Kerbrat Orecchioni (op cit : p.32), l'ensemble de tous les paramètres énonciatifs autrement appelés *énonciatèmes*; désignation hypéronymique du phénomène de l'énonciation.

Mais lorsqu'un sujet de parole se trouve confronté au problème de verbalisation d'un objet référentiel réel ou imaginaire, il a le choix entre certaines unités lexicales (*subjectivèmes*) que lui propose le code linguistique. Ces unités étant en elles-mêmes chargées d'une dose plus ou moins forte de subjectivité qui dénotent le degré d'adhésion du locuteur à son propre discours et le jugement de valeur de type laudatif (appréciatif) / dépréciatif (dévalorisant) ou bon/mauvais qu'il porte sur tel ou tel autre aspect de son dire. Il est question, comme dans le cas précédent, de voir comment Beyala évalue son personnage féminin à travers diverses catégories linguistiques ou stylistiques.

3.1. L'évaluation substantivante

La plupart des substantifs qui dénotent le référent féminin dans *Le Petit Prince de Belleville* comportent une charge évaluative plus ou moins forte qui est dans la majorité des cas valorisante. Cette charge affective ou axiologique apparaît le plus souvent dans le mode de désignation même de la femme dans le texte. En effet, Beyala semble faire la part belle à la femme à qui elle confère un statut social respectable. En dehors de Soumana et de Maryama qui sont les *mères* adoptives du jeune Loukoum, toutes les autres femmes du texte sont désignées par leur statut social : *Madame* pour les mariées et *Mademoiselle* pour les célibataires.

Le dictionnaire Robert définit en effet le terme *Madame* comme *le titre donné à toute femme qui est ou a été mariée* ou encore comme *une personne présente d'un rang supérieur ou égal de qui l'on parle ou à qui l'on parle*. Relevant par exemple l'emploi de cette expression dans *Madame Bovary* de Gustave Flaubert, M.T Mathet (1980 : p.346) mentionne que ce terme

peut appartenir aussi bien à la catégorie du récit qu'à celle du discours et que, dans l'un et l'autre cas, il peut recouvrir soit *le titre appellatif*, soit même encore *un simple désignatif*. Dans ce cas, l'écrivain *mise sur le statut énonciatif de ce terme pour créer un flou d'écriture résultant de ce chassé-croisé permanent entre discours et récit* (ibid).

Les hommes de Belleville, et plus particulièrement le jeune Loukoum savent que la femme est un objet précieux, un objet de valeur qui mérite respect et égards non seulement parce qu'elle est belle, jolie et digne d'amour, mais parce qu'elle est d'abord épouse ou du moins mère : *Aujourd'hui, M'am a ramené une femme à la maison, une blanche (...) elle a beaucoup de cheveux sur la tête, tout blonds, ce qui la rend remarquable. (...). Elle s'appelle Madame Saddock* (CB : pp.83-84). Cette reconnaissance du statut social de la femme lui vaut un jugement appréciatif, car non seulement Madame Saddock est intellectuelle, mais aussi elle représente la femme évoluée, émancipée qui prévient les autres femmes contre les dangers d'un théisme destructeur et rébarbatif, pour recentrer le débat sur la défense des droits de la femme : *J'sais même pas si Dieu existe, dit-elle, je sais que l'homme est partout et c'est lui que vous devez combattre* (CB : p.84). Autrement dit, l'ardeur phallocratique de l'homme n'a pas entamé le désir de liberté de la femme, tentative de libération plutôt que réclusion léthargique, désir d'amour plutôt qu'abâtardissement carcéral.

La valeur axiologique du substantif comme mode de désignation sociale de la femme dans *Le Petit Prince de Belleville* apparaît aussi dans diverses formes de charcutage ou d'ablation. La femme est tour à tour désignée soit par un substantif complet, soit par sa forme écrasée ou amputée. Selon Georges Molinie (1986) l'apocope est une figure microstructurale de la classe des métaplasmes qui consiste en la suppression de la partie initiale du mot, et la syncope, la suppression de la partie médiane. Ces deux figures supposent une prise en charge du discours par le sujet de l'énonciation, et une technique de persuasion destinée à faire adhérer le lecteur à la thèse défendue ou du moins à l'influencer. D'où l'effet perlocutoire d'atténuation qui s'ensuit. Des expressions telles que *M'dame, Dame, M'amzelle* utilisées pour désigner le référent féminin comportent une forte dose d'affectivité et par conséquent un jugement de valeur mélioratif sur la femme. Le jeune Loukoum, qui reconnaît en ses interlocuteurs femmes le respect qui est le leur, utilise abondamment ces expressions : *Je sais lire M'amzelle* (CB : p.8), pouvait-il déclarer en

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES
N° 4

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

substance à sa maîtresse Mademoiselle Garnier pour réfuter les allégations d'analphabétisme dressées sur le chemin de son inscription à l'école. En tout état de cause, l'axiologisation homonymique du référent féminin reste l'un des modes d'évaluation les plus utilisés dans *Le Petit Prince de Belleville*, évaluation essentiellement valorisante de par le trait affectif intrinsèque que lui donne le locuteur.

Mais il reste que la femme est aussi évaluée et désignée en fonction de son statut onomastique. L'attribution d'un nom propre, conforme au code onomastique, est un des supports privilégiés de ce que V. Jouve (1997 : p.68) appelle *l'effet-personne*, c'est-à-dire que le personnage est conçu en tant que personne et saisi à travers les procédures qui suscitent l'illusion référentielle (on a l'impression que le personnage est vivant) et la façon dont le texte *programme l'investissement affectif du lecteur* (ibid). On le sait, tout texte, pour exister et prendre consistance doit *dénommer des êtres, des notions, des choses, des lieux et pouvoir continuer à s'y référer* (Herschberg-Pierrot, op cit : p.232).

En effet, la plupart des personnages féminins de l'œuvre portent un nom propre, ce *désignateur rigide qui désigne directement un même référent, dans tous les mondes possibles* (ibid : p.233). Ces noms propres seront employés de trois façons différentes : soit ils sont entièrement utilisés comme c'est le cas avec *Soumana* et *Maryama* qui sont les *deux* mères de Loukoum, soit ils le sont partiellement par écrasement monosyllabique en *Sou* et *M'am*, ou enfin par caractérisation déterminative : la *Soumana* (déterminant + nom). Dans tous les cas, de tous ces modes de désignation, Loukoum préfère le deuxième parce qu'il y trouve une certaine affectivité. *Maryama*, dit-il, *c'est le vrai nom de M'am. Mais M'am c'est plus mignon, plus maman aussi. Et ça lui va mieux* (CB : p.122). La relation d

quote affectivité et d'évaluation se renforce à travers les rapports familiaux décents que Loukoum entretient avec ses *deux* mères qui sont d'ailleurs les deux épouses de son père.

Mais la femme comme objet référentiel apparaît aussi dans *Le Petit Prince de Belleville* comme le symbole et la source d'un amour pur, le culte par excellence de la beauté féminine. Mademoiselle Esther, qui est une femme convoitée par tout le petit monde nègre de Belleville a de quoi faire pâlir de jalousie et d'envie le plus timoré de tous ses courtisans : *Son rire est comme l'eau de fontaine, clair, limpide* (CB : p.73) et *elle a des seins comme je n'en ai jamais vu, avec*

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 4

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

des pointes roses (CB : p.59), déclare, non sans envie, Loukoum. Abdou Traoré abonde dans le même sens quand il déclare : (...) *quelquefois, je rencontre ton épouse, petite lune aux jambes nues, murmure d'amour qui court de ville en ville éveiller la tendresse* (CB : p.170). Le portrait d'Aminata, mère légitime de Loukoum n'est pas sans exalter sa beauté, ce qui lui vaudra alors les faveurs de l'oncle Kouam avec qui elle convolera plus tard en justes noces, et Tante Mathilde de l'apprécier fort à propos : *Qu'est- ce que vous en jetez du jus, ma chère ! votre robe est très belle* (CB : p.145).

Il convient cependant de mentionner que la femme noire, la *négresse* reste le modèle d'amour par excellence, puisqu'elle est très présente dans l'œuvre et très appréciée des Blancs : *Laurent, c'est plutôt le genre familial avec les négresses qu'il appelle souvent " ma doudou " ou " ma veille " ou " ma grosse* (CB : p.239). Il s'agit là d'un jugement de valeur mélioratif à forte coloration affective. Il va sans dire donc que les catégories lexicales du substantif dans *Le Petit Prince de Belleville* portent sur le référent féminin une évaluation essentiellement valorisante. Même si par moment l'auteur émet des jugements contraires à travers Aminata et Tante Mathilde qui sont des femmes prostituées, le jugement porté sur la femme est essentiellement laudatif et apologétique. Ceci est d'autant plus important que le référent *femme* est lui-même à la base d'une opposition textuelle et idéologique ou culturelle fortement significative, entre une ocularisation plurielle et une conception rudement singularisante de la femme dans la vie conjugale, telle que traduite par cette déclaration du narrateur.

*Les mères ? Eh bien j'en ai deux et c'est elles qui sont les causes de tout ce refus !
 (...) comment aurais-je pu savoir que tout le monde n'avait qu'une femme et qu'un
môme n'avait qu'une mère ?* (CB : p.6).

En effet, il s'agit là d'une double opposition topologique et idéologique, entre un ici (L'Europe) point d'ancrage référentiel du narrateur et un ailleurs (Afrique), espace mirifique surévalué; entre les deux, la polygamie et la monogamie. Avoir plusieurs femmes pour l'africain est une valeur, un mérite, un indice de réussite sociale alors que pour l'européen c'est un déshonneur extrême, une insulte même à l'endroit de la femme dont l'émancipation (l'évolution) est de plus en plus consacrée par les revendications des *conférences* successives (la conférence de Beijing par exemple). Beyala semble avoir tranché le débat en faveur de l'Européen

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 4

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

(essentiellement monogame), car la polygamie maintient la femme dans un état de sujétion, d'incurie et de dépendance absolue, non sans lui ôter ce qu'elle peut avoir et revendiquer aujourd'hui de droits. C'est pourquoi le terme *femme* est très marqué axiologiquement et comporte un jugement de valeur appréciatif.

3.2. L'évaluation qualifiante

L'Adjectif qualificatif est l'une des catégories lexicales les plus utilisées pour caractériser le référent féminin dans *Le Petit Prince de Belleville*. Cette caractérisation qualifiante trouve à son service un certain nombre de termes axiologiquement appréciatifs. Si la femme est essentiellement un objet de valeur dans *Le Petit Prince de Belleville*, elle ne peut véritablement et fonctionnellement le devenir qu'à travers le discours masculin qui lui donne des attributs somme toute favorables. Le jugement de valeur qui est ici de type bon/mauvais donne une idée assez précise des rapports d'affectivité que la femme entretient avec l'homme.

Le café de Monsieur Guillaume est généralement le lieu de rencontre de tout le petit monde de Belleville. C'est la plate-forme par excellence où se nouent et se dénouent des relations d'amitié et d'amour plus ou moins sincères et où se retrouvent toutes les *nanas* pleines de beauté et de tendresse. C'est Loukoum qui, s'extasiant devant l'une des filles qui accompagnent Monsieur Kaba, surévalue sa beauté :

L'autre fille, j'la connais pas. Elle a des cheveux rouges comme couleur. Et elle porte une espèce de brassière très écourtée avec une ceinture et des bottes. Elles est rudement jolie. On voit bien que Monsieur Guillaume la trouve très mignone (CB : p.13).

L'arrivée sur les lieux de Mademoiselle Esther couronne ce décor descriptif car elle est perçue comme une beauté à son plus haut degré de perfection : *Elles est belle, M'amzelle Esther, Tu crois qu'elle est aristocrate ? (...) Mais elle a les manières des filles chics* (CB : p.18). Dans tous les cas, le référent féminin est à chaque fois évalué très positivement, et Monsieur Kaba ne cache pas sa satisfaction, qui trouve en Maryama la mère du jeune Loukoum, la plus belle des femmes de Belleville : *Alors où est-elle ? demande-t-il, où est la plus belle ?* (CB : p.57). Même si, pour Madame Saddock, la Tante Mathilde est une femme aux mœurs très légères, il n'en

demeure pas moins qu'elle reconnaisse en elle *la femme la plus parfumée de Belleville* (CB : p.225).

Loukoum, qui vient à peine de reconnaître sa mère légitime Aminata, lui fait une peinture des plus intéressantes, malgré toutes les apparences de dévergondée, de simple *créature* qui est, comme le dit Maryama *une fille-de-rien-du-tout* (CB : p.124), une péripatéticienne en quelque sorte. En effet, Aminata a connu des infortunes amoureuses et sentimentales diverses avec Monsieur Abdou Traoré qui lui a retiré le fils, l'unique, juste après la naissance. Néanmoins, elle apparaît comme *une fort jolie femme et même attrayante* (CB : p.124). Maryama la trouve *très gentille* (CB : p.129), même si Loukoum se refuse de voir en elle sa véritable maman ; sa mère génitrice : *Non, cette femme ne peut pas être ma tendre maman, cette traînée qui montre ses nichons comme ça* (CB : p.128), répond-il sans ambages. Ses talents de chanteuse lui va lent l'admiration de tous les courtisans de Belleville.

Même Maryama qui, pour Abdou Traoré, était au départ sous son régime phallocratique, une femme *si maigre et si fragile* (CB : p.24) est devenue subitement intéressante à la faveur des assauts répétés de l'action sensibilisatrice de Madame Saddock. Son mari qui se repentit auprès d'elle la trouve subitement toute neuve, pleine d'amour et d'éclats. Elle acquiert pour ainsi dire son caractère de femme, sans préjugés ni haine, et avec tous les droits que lui confère un tel statut : *Elle a du métier, affirme-t-il, elle est une bonne maîtresse* (CB : p.245). Cette reconnaissance tardive mais effective du Droit de la femme, de sa valeur intrinsèque se veut être, comme par retournement dialectique, la victoire de la femme tout court. Victoire somme toute cathartique qui ouvre l'ère nouvelle et augure les rapports nouveaux (d'égalité ?) que l'homme doit désormais entretenir avec la femme. Le jugement final qu'Abdou Traoré porte sur sa femme Maryama est l'un des plus révélateurs de ces nouveaux rapports de force : *Il achète plein de bijoux à M'am, déclare le narrateur, et manque pas une occasion pour la complimenter comme s'il la trouvait très belle.*

Au regard de ce *happy end*, que faut-il dire en fin de compte de l'écriture de Calixthe Beyala ? Y a-t-il lieu de croire que *Le Petit Prince de Belleville* est mieux qu'un discours de femme un hymne à la femme tout court ?

4. LE PETIT PRINCE DE BELLEVILLE : UN DISCOURS FÉMININ OU UN DISCOURS FÉMINISTE ?

Toute œuvre littéraire, quelle qu'elle soit, pose nécessairement le problème de sa réception. Celle-ci ne saurait en effet être valablement analysée si *on ne l'appréhende pas dans son orientation vers autrui* (Maingueneau, 1997 : p.18), ce d'autant plus que *l'art d'écrire (est) une praxis, une technique d'action sur le lecteur* (Hamon, 1981 : p.119) . Ce dernier ou alors le critique qui reçoit le texte va à la recherche du sens en y appliquant ses propres systèmes interprétatifs. Ce sens qui n'est pas stable mais pluralisé, sérié et qui varie d'une lecture critique à une autre doit cependant être acceptable par tous : *Nous admettons qu'interpréter un texte, c'est tenter de reconstituer par conjectures l'intention sémantico-pragmatique ayant présidé à l'encodage.* ang2057 (K.erbrat Orecchioni, 1980 : p.181).

En d'autres termes, interpréter un texte, c'est pouvoir saisir cette migration de sens, cette trajectoire *du signe au sens* (Boutaud, 1998) qui valide l'intentionnalité ayant présidé à sa construction. En fait, *un texte veut dire ce que A suppose que L a voulu dire dans (par) ce texte* (K.erbrat Orecchioni, op cit : p.181) et l'interpréter donc, c'est *rendre compte des " possibles interprétatifs " qui surgissent (et se cristallisent) au point de rencontre des deux processus de production et d'interprétation* (Charaudeau, op cit : p.57). Ce qui éviterait de sombrer dans le piège de ce que l'on pourrait appeler à la suite de R. Barthes (1984) une *mauvaise lecture*, celle-là qui consisterait à infliger au texte un traitement dit *paragrammatique* arbitraire, qui aboutirait en dernier ressort à une espèce de *négation du texte* (ibid). En somme qu'est-ce que lire un texte si ce n'est se soumettre à la tyrannie des codes signifiants (intentionnels) et des réseaux interprétatifs qui le traversent ? Tant il est vrai que

signifier quelque chose, c'est le signifier au moyen de la reconnaissance (par le récepteur) de l'intention qu'on a de le signifier, et avoir l'intention de le signifier, c'est avoir l'intention de le signifier au moyen de la reconnaissance de cette intention (Recanati, 1979 : p.178).

Au terme de ce travail de *lecture*, il ressort de l'étude de l'axiologisation des référents masculin et féminin dans *Le Petit Prince de Belleville*, deux constats : d'abord que l'homme s'y

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES
N° 4

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

voit coller des étiquettes extrêmement dévalorisantes, ensuite que la femme, nonobstant les dévalorisations du reste assez épisodiques, y est perçue sous un jour radieux.

Toutefois, nous avons noté que chez Beyala le discours axiologique tenu sur l'homme et la femme ne consacre pas de manière définitive une rupture entre ces deux composantes. Tout au contraire, *Le Petit Prince de Belleville* semble s'achever dans une ambiance de *happy end*. Il y a cette volonté de ressouder le couple au seuil de la dislocation. C'est d'abord le cas d'Abdou, ce phallocrate impénitent qui, à la fois, s'avoue vaincu et souhaite revenir à des meilleurs sentiments, lorsque son épouse Maryama sollicite qu'ils se remarient *pas seulement physiquement, mais que (leurs) âmes soient (sic) liées*, il se repentit en ces termes : *Ouais... J'ai de l'expérience maintenant. J'apprends à mieux aimer* (CB : p.248). C'est ensuite le cas de Kouam et Aminata, tous deux divorcés, qui projettent de se marier à la fin du roman en vue de réconcilier ce couple harmonieux sans lequel la société ne reconnaît pas de stabilité.

Plus intéressant enfin est le cas de jeune Loukoum qui nourrit l'ambition d'épouser un jour la petite Lolita. Cette jeunesse qui les caractérise trahit peut-être chez l'auteur le rêve des lendemains meilleurs qui verront l'émergence de nouveaux types de couples, paisibles et harmonieux à souhait, surtout débarrassés des oripeaux de la vieille phallocratie tombée depuis longtemps, pour les besoins de la cause, en désuétude.

Ces conclusions, qui sont les résultats d'une étude des données textuelles, méritent de n'être pas versées au compte d'un *impressionnisme subjectif* dont parle Michael Riffaterre (op cit : p.27). Bien plus, elles nous permettent de lever un pan de voile sur l'idéologie de Calixthe Beyala qui, visiblement s'abreuve pour son écriture aux sources du mouvement féministe. Aussi vrai que le pense Kerbrat Orecchioni (op cit : p.8), " *On ne peut analyser la compétence linguistique en évacuant la compétence idéologique sur laquelle elle s'articule* ". Ainsi, une lecture, une bonne lecture, serait celle-là même *qui ne se laisse épuiser par les catégories de la Poétique*, mais qui serait en somme l'"*hémorragie*" *permanente par où la structure (...) décrite par l'analyse structurale s'écroulerait, s'ouvrirait, se perdrait, conforme à tout système logique qu'en définitive rien ne peut fermer (...) la lecture serait là où les structures s'affolent* (Barthes, 1984 : p.47).

Que dire en définitive de l'axiologisation des référents humains dans *Le Petit Prince de*

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 4

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

Belleville de Calixthe Beyala, sinon que ce roman est, par rapport à l'idéologie féministe, moins qu'un contenu de la forme, une véritable forme du contenu. Ce parti pris idéologique, nous avons tenté de le traquer par *un travail de dérivation d'un sens caché* (Maingueneau, op cit : p.18). Et, c'est à partir de ce moment, que nous pouvons dire avec R. Barthes (op cit. : 69) que l'auteur enfin trouvé (découvert dans le texte avec ses intentions et son idéologie), le texte est *expliqué* et le critique a *vaincu*.

Cependant, elle demeure encore loin de nous la prétention d'avoir découvert *le sens*, le vrai et l'unique car, en effet,

C'est d'un matériau stratifié qu'est faite l'idéologie, dont une couche toujours peut en cacher une autre. Chercher à cerner dans un texte les instances idéologique et énonciative, c'est s'aventurer dans une quête dont on sait que jamais elle ne saurait s'achever, c'est s'engager dans une entreprise inéluctablement décevante, que l'on peut comparer au dévoilement d'un voile, ou bien encore à l'effeuillage infini d'un artichaut qui n'aurait en son centre qu'une absence de cœur.(Kerbrat Orecchioni, op cit : p.226).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUSTIN, John-Langshaw (1962). *Quand dire c'est faire*. Paris: Seuil.
- BARTHES, Roland (1984). *Le bruissement de la langue*. Paris: Seuil.
- BAUDET, Charles (1994). "Féminisme et syntaxe de l'argumentation : les chroniques d'Ariane Emmond dans *Le Devoir*". In *Présence francophone*, n° 45, pp. 85 - 100.
- BOUTAUD, Jean-Jacques (1998). *Sémiotique et communication*. Paris: L'Harmattan.
- CHARAUDEAU, Patrick (1983). *Langage et discours. Eléments de Sémiolinguistique (Théorie et pratique)*. Paris: Hachette.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1980). *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris: A. Colin.
- GRAVAUD - HOUDEBINE, Alain (1994). "Des femmes et de leur nom. A propos de représentation et de désignation". In *Présence francophone*, n° 45, pp. 23 - 48.

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES

N° 4

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

- HAMON, Philippe (1977). “ Pour un statut sémiologique du personnage ”. In *Poétique du récit*. Paris: Seuil.
- HAMON, Philippe (1981). *Introduction à l'analyse du descriptif*. Paris: Bordas.
- MATHET, Marie-Thérèse (1980). “ *Madame (Bovary)* ”. In *Poétique*, n°43, pp. 346-352.
- MAINGUENEAU, Dominique (1997). *Pragmatique pour le discours littéraire*. Paris: Hachette.
- MEYER, Gilbert (1940). *La qualification affective dans les œuvres de BALZAC*. Paris: Droz.
- MOLINIE, Georges (1986). *Eléments de stylistique française*. Paris: PUF.
- N'DA, Paul (1994). “ Onomastique et création littéraire : les noms et les titres des chefs d'Etat dans le roman négro-africain ”. In *Présence francophone*, n° 45, pp. 151 - 171.
- RECANATI, François (1979). *Transparence et énonciation*. Paris: Hachette.
- RIFFATERRE, Michael (1971). *Essai de stylistique structurale*. Paris: Flammarion.